

Les troupes Allemandes envahissent la
région en mai 1940 avant d'aller
encercler le corps expéditionnaire
anglais à Dunkerque

La bataille de Ronquières

17 - 18 mai 1940

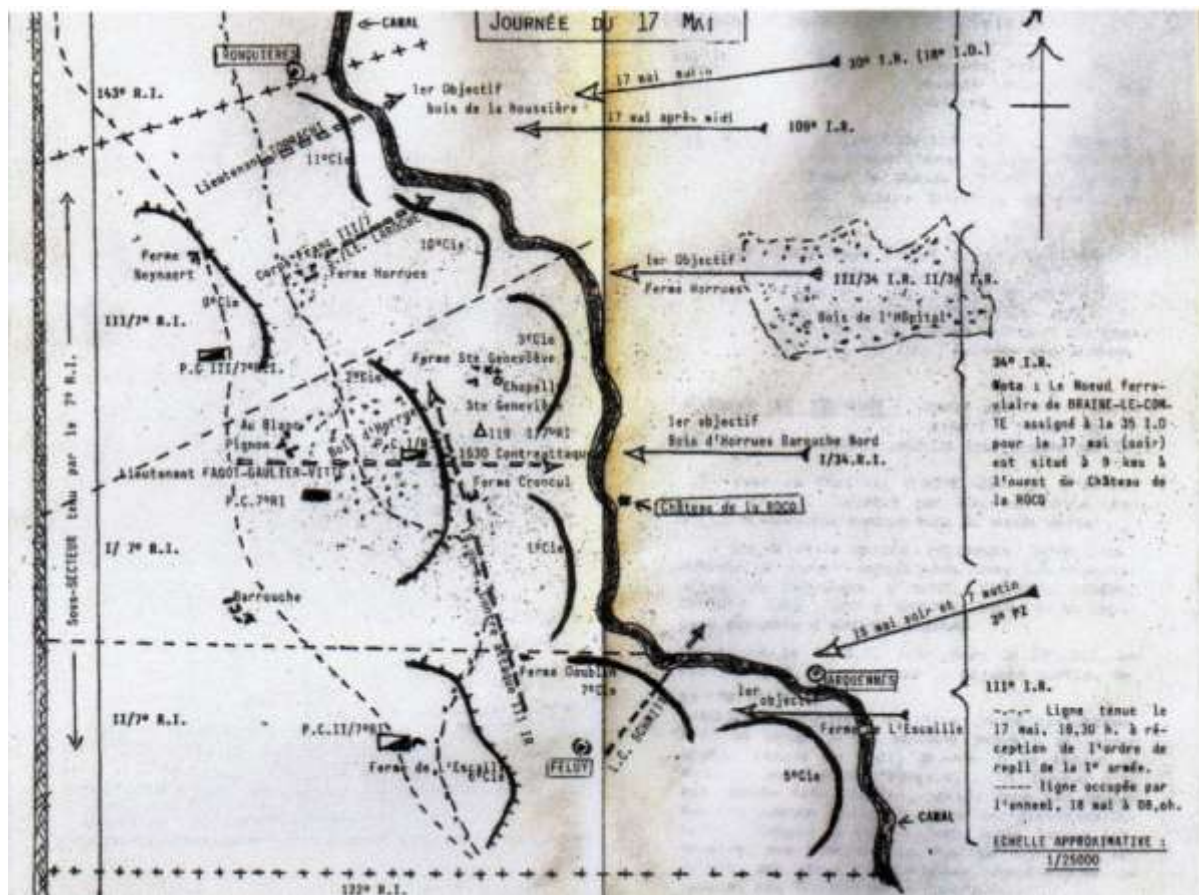
Christian Delsanne

LES COMBATS DU CANAL DE CHARLEROI

FREZOULS Maurice

http://mdmemoireseneffe.blogspot.be/2010_05_01_archive.html

Région Virginal-Ronquières-Arquennes-Feluy-Seneffe



Avant-Propos

Le présent opuscule, édité pour le 40^e anniversaire des Combats de 1940, reprend, pour l'essentiel, le texte de celui qui fut édité, en 1952 pour la journée du 2 Juin, date de l'inauguration solennelle des monuments aux morts, Belge et Français.

Nous y ajoutons le témoignage reçu, grâce au dévouement de MM. les Colonels BLECH et LAROCHE, en relations avec les officiers Allemands survivants, adversaires en 1940 ; la carte spéciale, avec ses nombreuses indications en permettra une lecture plus facile, et fera

comprendre, nous l'espérons, pourquoi nous tenons à mettre en relief les sacrifices du 70 R.I., le 17 mai et les jours suivants.

Après les listes jadis établies, qui restent hélas valables, nous donnons la liste de ceux des nôtres qui reposent dans le Cimetière National de CHASTRE, non loin de FELUY-ARQUENNES, où se déroulent les manifestations du souvenir avec participation de tous les anciens combattants de 1940.

Plus encore, afin de manifester, d'une façon durable notre amitié reconnaissante pour nos camarades Belges, et notre union profonde dans la fidélité au devoir du souvenir, vous trouverez la photo du monument belge, tout comme celle du monument français, et la liste des morts.

Ainsi groupés en une même place, au centre de la Cité, les deux Monuments portent et gardent pour les générations futures le témoignage de leur sacrifice pour la Défense de nos libertés. Puisse l'avenir, par la méditation de la leçon qui monte de leur tombe symbolique, assurer une paix durable.

PREMIERE PARTIE

Avant le 17 mai

CHAPITRE I : APERCU GENERAL

Les combats du 17 mai 1940 furent menés, pour la plus grande part, dans la région de Virginal, Ronquières, Arquennes, Feluy, Seneffe, par les troupes de la 32e Division d'infanterie, appartenant à la 1ere Armée Française, du 1er Groupe d'Armées. Aussi bien pour mieux les comprendre, il semble utile de replacer les événements et les hommes - très rapidement - dans l'ensemble du développement de la phase si douloureuse de la dernière Guerre, qui va de septembre 1939 à Juin 1940.

La « drôle de guerre »

On n'a sans doute pas oublié ce qu'on a convenu d'appeler, non sans quelque injustice d'ailleurs, la « drôle de guerre », qui dura plus de 8 mois, depuis la déclaration de guerre jusqu'au matin du 10 mai, avec de-ci-delà, quelques épisodes sanglants.

Ni l'attaque brusquée de la Norvège, ni les alertes, d'avril 1940. Mais c'est bien au matin du 10 mai, un vendredi que, brutalement, une autre manière de guerre commençait, dont nous ne pouvions soupçonner la terrifiante nouveauté.

Alors que la nature une fois encore, s'éveillait dans le cadre enchanteur d'un printemps épanoui, bruits assourdissants de moteurs et détonations successives viennent soudain sur toute la largeur du front occidental, secouer la quiétude et la torpeur, où il paraissait se complaire. Le grand assaut était donné par les armées allemandes ; dans le Ciel, avec d'immenses flottes aériennes, sur terre, avec la violence des Divisions cuirassées, les Panzerdivisionnen, qui allaient enfoncer rapidement le dispositif allié, dans la région de Sedan-Mézières.

Le dispositif allié.

Le dispositif complet de défense du NORD EST était constitué de la manière suivante :

L'AILE DROITE, de la Suisse à la Sarre par le 3eme Groupe d'Armée (Général Besson), puis de la Sarre à la frontière belge, par le 2eme Groupe d'Armées (Général Prételat)

LE CENTRE, de Longuyon au canal des Ardennes, par la 2e Armée (Général Huntzinger) rattaché au 1er Groupe d'Armées (Général Billotte), dont le gros formait L'AILE GAUCHE, avec au sud, l'Armée Coralp (9e Armée), puis l'armée Blanchard (1ere Armée), l'armée britannique (Général Gort), et l'armée Giraud (7e Armée), allant jusqu'au camp retranché de Dunkerque.

L'AILE GAUCHE a la mission éventuelle de faire mouvement en Belgique, en cas d'invasion de ce pays, en pivotant sur Monthermé ou de Mézières.

La Première Armée (Général Georges Blanchard)

Se trouve au milieu de cette aile gauche, dans la région de St Quentin, Cambrai, Valenciennes, Avesnes (Limite droite, trouée de Trélon (exclue) ; limite gauche, forêt de Raismes (incluse) ; Elle a, au Nord, à gauche, l'armée britannique du général Gort, à sa droite (Est), la 9e Armée (Général Coralp). A la date du 10 mai, elle comprend, d'après le journal de Marche du groupe d'Armées n° un, trois Corps d'Armée, le 3e (Général Benoît-Léon de la Laurencie), le 4e (Général Henri Aymès), le 5e (Général Félix-René Altmayer), le 1er Corps de Cavalerie (Général René Prioux), huit Divisions d'infanterie: la 1ère la 12e, la 15e divisions motorisées, la 2e et la 5e Divisions nord-africaines, la 1ere Division marocaine, et en réserve, les 32e et 43e Divisions d'infanterie; en plus, le Secteur fortifié de l'Escaut et la 101e Division de forteresse, formations devant rester sur place, après le 10 mai.

Dès le matin du 10 mai, aussitôt connue l'attaque brusquée des Allemands, la 1ere Armée commence son mouvement pour exécuter le plan qui lui est donné dans le cadre de la défense de la Belgique: interdire le passage de la Dyle, affluent de l'Escaut.

Voici la situation le 11 mai, à minuit: le premier Corps de Cavalerie s'est avancé jusqu'au-delà de Tongres et de Liège. Les Divisions de première ligne se sont portées à la hauteur de Namur. La 32e Division, en réserve dans la région de Cambrai et dont la mission première était de participer à la défense de la Dyle, achève ses préparatifs de mouvement, qu'elle doit commencer aux premières heures du 12.

La 32e Division.

Il faut en donner le détail, puisque c'est elle surtout qui va mener les combats du 17 mai, que nous rapportons.

Formée au départ en août-septembre 1939, dans la région languedocienne avec Etat-major à Montpellier, elle s'était recrutée dans la région Toulouse, Auch, Albi, Rodez, Castelnaudary, Perpignan, Narbonne, Montpellier. En mars seulement, elle avait reçu le 7e Régiment

d'infanterie, recruté dans la région de l'Est, en échange d'un régiment de zouaves, qui n'avait d'ailleurs de zouave que la chéchia. Elle comprenait comme cavalerie, le 38e groupe de reconnaissance, trois régiments d'infanterie, le 122e, le 143 et le 7e, deux régiments d'artillerie, le 3e Régiment d'artillerie (canons de 75), le 203e Régiment d'Artillerie lourde (canons de 155), le parc d'artillerie, un bataillon de génie-sapeurs, deux compagnies de transmissions télégraphique et radio, deux compagnies du train (hippomobile et automobile) le service de santé avec un groupe sanitaire et pour assurer le ravitaillement le groupe d'exploitation, intendance, postes, trésor, Justice Militaire, Prévôté (gendarmes). L'aumônerie était rattachée au Service de Santé.

En voici l'encadrement essentiel :

Commandant la 32e Division : Général de Division LUCAS

Chef d'Etat-major, colonel DUBOIS (depuis promu Général)

Commandant l'infanterie divisionnaire de Brigade ALAURENT

Commandant l'artillerie divisionnaire Colonel METTELIN

Commandant le 122e R.I. Lieutenant-colonel ROLLAND

Commandant le 143e R.I. Lieutenant-colonel IMBERT

Commandant le 7e R.I. Colonel PAQUELIER

Commandant le 38e de Reconnaissance : Commandant GRIVET

Commandant le 3e R. À. D. : Lieutenant-colonel BOUQUIN

Commandant le 203e R.À.L.D., Lieutenant-colonel PERRÉIN

Commandant du Génie, commandants DURAND et CAGNARD

Commandant du Génie-radio : Capitaine MACE

Commandant le service de santé le médecin-colonel AUDOUY

Rappelons simplement que la 32e Division avait été engagée sur le front de Lorraine dès septembre 1939, avec séjour en Secteur de Novembre à fin Décembre où elle avait eu ses premiers morts au combat.

Placée en réserve dans, dans la région de Cambrai depuis fin décembre, elle n'avait pas quitté depuis l'Armée du Général Georges Blanchard.

Les événements du 10 au 15 mai

On les connaît assez pour qu'il soit encore utile de les redire longuement. L'armée Coralp enfoncée dans la région Sedan-Mézières, tout le flanc droit de la 1ere armée est menacée de débordement. « La journée du 15 mai marqua nettement la gravité de la situation » écrit le général Gamelin (Servir, tome 1, p. 341), la 9e armée était en pleine retraite, la brèche était

ouverte de près de 100 kilomètres. On peut dire que la bataille de la Meuse était définitivement perdue (page 342).

Par contre, à la 1^{ère} armée, le mouvement en Belgique s'était effectué dans des conditions rapides. Toutes les troupes étaient en place le 14, elles ne furent attaquées que le 15 sur la position de résistance. Quand fut donné l'ordre de repli aux unités de première ligne, il ne demeurait, semble-t-il que des avances locales sans gravité (Gamelin, o.cit. p. 331).

Mais, dans ces conditions, la mission première de la 32^e D.I. n'est plus de se porter sur la Dyle, déjà franchie. Elle doit interdire le passage du canal de Charleroi, à l'ouest de Nivelles, dans la zone comprise entre Seneffe au sud et Virginal-Samme au nord.

CHAPITRE II LA SITUATION AU SOIR DU 16 MAI.

Le terrain.

Le front à tenir est d'environ 15 kilomètres à vol d'oiseau. Mais en fait, il dépasse 20 kilomètres en longueur avec les méandres du canal. La profondeur moyenne entre le Canal à l'Est et la voie ferrée Hennuyères, Braine-le-Comte, Marche-lez-Ecaussinnes est de quatre kilomètres au Nord et au Sud, pour atteindre sept à huit kilomètres au centre. C'est vraiment la défensive sur un grand front dont on nous parlait au cours des Officiers de Réserve en 1935-38, basée sur la puissance de feu des armes automatiques, et sur le flanquement. Si ces principes ont de l'efficacité en terrain découvert, on ne pouvait s'en prévaloir dans cette région, essentiellement cloisonnée en largeur et en profondeur.

Croupes et vallons dévalant vers le canal de Charleroi d'une part et de l'autre vers Braine-le-Comte, Ecaussinnes, tantôt en pente douce, tantôt plus brusquement ; coteaux et prairies plantés d'arbres, champs séparés par des chemins creux tellement favorables à la pénétration, épais rideaux constitués par les bois de la Houssière, s'étendant sur des kilomètres, depuis la route de Virginal à Braine-le-Comte, contournant le plateau en arrière de Virginal-Ronquières, jusqu'à la Haute Houssière et Charly-Bois, le bois d'Horrues, en arrière de la crête Nord-est d'Ecaussinnes; le bois de l'Escaille, à l'ouest de Feluy, à mi-chemin de Marche-lez-Ecaussinnes et de Seneffe, sur trois kilomètres de long plus au sud, le bois de Courrières, à l'ouest de Familleureux.

Or au mois de mars, la végétation est bien avancée. Sans doute les prairies, les champs de blé et de betteraves ne constituent un obstacle ni à la progression, ni à la vue. Mais les arbres ont un feuillage abondant, les peupliers, en bordure du canal et les arbres nombreux dans la campagne ne permettent pas de rendre l'observation difficile.

De plus, la zone assignée à la 32^e Division, possède de nombreux chemins pour le service des fermes, est traversée par de très grandes routes, d'est en ouest, au nord la route d'Ittre Virginal Braine-le-Comte, au centre, la route Nivelles Ronquières Henripont au sud, la route Nivelles Arquennes Feluy Marche lez-Ecaussinnes. Enfin, les deux voies ferrées, l'une en bordure ouest de la zone, l'autre la coupant en son milieu, suivant les contours du relief.

Ainsi se dessine, dans ses lignes générales, ce vaste plateau, fort découpé, fort boisé, compris entre Hennuyères-Virginal au Nord, et Familleureux, Seneffe au sud, bordé à l'ouest par la voie ferrée de Braine-le-Comte, et à l'est par le canal, celui-ci nettement incurvé vers Arquennes et

Ronquières, ces deux points constituant une avancée favorable pour le départ des assaillants. Nous verrons qu'ils ne manqueront pas de les utiliser.

A tout prendre, un terrain dur à défendre, non pas seulement par l'ampleur des distances dévolues aux unités, mais surtout par son extrême cloisonnement, et la difficulté de l'observation. Je revois encore en fin de journée du 15 mai, en pleine installation des troupes, un capitaine, assurément plein de bonne volonté, qui après avoir coupé le terrain assigné, vient, pour une manière de compte-rendu, mais aussi de critique et de mise en garde, pour voir s'il n'y a pas moyen d'opérer quelque resserrement, s'écrier avec force gestes à sa troupe: « Mais, ils sont fous !... Qu'est-ce qu'ils nous demandent de faire? J'ai trois kilomètres à couvrir avec ma compagnie (ce qui faisait de 700 à 800 mètres pour un groupe de 10 à 12 hommes et un fusil-mitrailleur). Que voulez-vous que je fasse dans un terrain pareil? » Il disait juste. Mais la situation ne permettait pas de prendre d'autres mesures.

La répartition des troupes.

Les trois régiments d'infanterie sont engagés en première ligne : au nord, le 143, de Virginal à Ronquières au centre, de Ronquières (exclu) à Arquennes (inclus) le 7e au sud, le 122, d'Arquennes (exclu) à Seneffe. Chacun a de 5 à 7 kilomètres de front. La liaison est faite au Nord avec l'armée anglaise, par le 143 au Sud, par le 122 avec la 43e Division, qui a été amenée pour couvrir la droite de la première Armée. L'artillerie d'appui direct 175 répartit un groupe à chaque régiment d'infanterie le 3e au 143 le 2e au 122. La batterie anti-char étalée sur tout le front doit interdire les principaux points de passage. L'artillerie lourde d'action d'ensemble place le 5e groupe au nord-est d'Ecaussinnes d'Enghien, le 6e groupe en bordure ouest du Bois de la Houssière et sud de la route Braine Ronquières.

Les cavaliers (38e groupe) sont dans les environs de Petit-Roeulx-lez-Braine, en mesure de se porter, soit au nord de Virginal sur la gauche du 143, pour la liaison avec les Anglais soit au Sud pour renforcer ou contre-attaquer. Le Génie prépare la destruction pour faire obstacle au franchissement du canal. Les services sont restés à l'ouest de Braine-le-Comte. Dans la journée du 15 mai, on continue l'installation des unités, et l'infanterie commence des éléments de tranchée. On ne savait rien, dans ce coin du front, des conditions exactes de la guerre de mouvement menée ailleurs par les blindés.

Le moral de nos troupes.

Il était certainement bon. Sans doute, les premières bombes d'avion les avaient bien surpris, et l'absence d'avions amis pendant ces premiers jours, les avait péniblement affectés.

Mais nos soldats, pour la plupart, avaient déjà connu l'épreuve de la guerre pendant leur séjour en Lorraine, et le temps passé au repos et à l'instruction dans la région de Cambrai, n'avait pas effacé le souvenir des dures conditions où ils avaient vécu aux mois d'hiver. Ce qui, cependant, devait les frapper beaucoup, c'était depuis trois jours, le reflux incessant des civils et des troupes. Le 12, au passage de la frontière, on avait agité des drapeaux belges et français à leur passage, en signe d'enthousiasme, pour les accueillir en sauveteurs. Maintenant, c'était un spectacle navrant, cette invraisemblable colonne de réfugiés, d'abord sur les grand-routes, autos de tourisme, et camions chargés de personnes, et souvent protégés de matelas, contre les balles d'aviation ; grands chariots à quatre roues, attelés de plusieurs chevaux, et où s'entassaient provisions et habits, et vieillards, et femmes et enfants, dans une confusion qu'explique la hâte fébrile du départ.

Sur les chemins secondaires, encore d'autres colonnes de réfugiés, plus lamentables encore. Quelques-uns à pied, poussant parfois, qui une voiture d'enfant, qui une brouette, emportant valises et baluchons, la plupart à bicyclette, lourdement chargée, tous fuyant la bataille, portant avec leur regard chargé d'angoisse le premier écho de cette terrifiante guerre qui les chasse du foyer. Chers amis de Belgique, pourquoi vous les rappeler, ces heures d'angoisse et de malheur, à vous qui en avez si lourdement porté le poids, sinon pour comprendre le moral de nos soldats ne pouvait qu'être péniblement affecté par ce spectacle si inattendu pour eux. Et d'avantage encore les peina le reflux des troupes belges d'abord, annonçant l'abandon du canal Albert, et françaises, qui ne leur laissait aucun doute, ni sur le résultat de la bataille livrée en avant d'eux, à l'est du canal de Charleroi, ni surtout sur les conditions effroyables que l'aviation et les chars donnaient maintenant au combat.

Au matin du 16 mai.

Voici qu'au matin du 16 mai, parvient un ordre du jour du Général Billotte commandant le 1er groupe d'Armées, donnant une indication rapide sur la situation générale, et prescrivant la défensive « sans esprit de recul » sur la ligne, tracée à grands traits qui passe à l'est de Bruxelles, pour couvrir la capitale belge, l'ouest du canal de Charleroi (la ligne même des crêtes où nous allons nous installer), et brusquement s'incurve en territoire français vers Maubeuge.

Que s'était-il donc passé ? A la lecture de cet ordre du jour, ce fut parmi nous la consternation. Jusque-là, nous ne connaissions pas la gravité tragique de la situation générale des Armées françaises. Le spectacle des troupes refluant des positions situées en avant de nous, vers la Dyle, nous apprenait bien que l'ennemi les pressait régulièrement vers la frontière. Nous savions que la défense prévue sur le canal Albert n'avait pas tenu longtemps. Mais nous ignorions le plus grave. Par plusieurs recoupements, et les officiers de liaison de l'armée, nous ne tardons pas à savoir que la 9e Armée Coralpe est enfoncée, la Meuse traversée de Mézières à Dinant, et que déjà les Allemands essaient de couper les arrières des armée du Nord en direction de la Manche. Plus tard, nous apprendrons même qu'à la date du 16 mai certaines unités de chars allemands sont aux abords de Cambrai et que le 17 mai le cantonnement d'Havrincourt, près de Cambrai, que les derniers éléments de chez nous ont quitté le 14, est occupé par l'ennemi.

Après le premier mouvement de stupeur, on se ressaisit. Le Colonel DUBOIS, Chef d'Etat-major, prépare un ordre du jour pour la diversion, communiquant l'essentiel de l'ordre du jour du Général Billotte et exhortant les troupes à faire courageusement leur devoir sur les positions qu'elles occupent, et « sans esprit de recul ». Un exemplaire, est envoyé à chaque compagnie, pour être lu le soir même à tous les hommes. Nous voici dans l'atmosphère de la bataille, les bombardements d'aviation n'ont pas cessé sur les abords du canal et la canonnade se rapproche.

Vers 11 heures, le Général de la Laurencie, commandant le 3e Corps d'Armée, vient déclarer tout net: « La 1ère Division mécanique est volatilisée, vous allez la remplacer dans le dispositif du 3e Corps »

Ainsi, à dater de cette heure, la 32e Division va livrer le combat, en faisant partie de ce Corps d'Armée, alors que jusque-là, elle relevait directement de l'Armée. Dans l'après-midi, et tard dans la nuit, les troupes en retraite ne cessent d'affluer, et sur le front du 122, au sud de Nivelles, la 1ère Division marocaine continue son repli.

DEUXIEME PARTIE

Le 17 Mai.

C'est la journée où vont se dérouler des combats acharnés, jusques à une heure fort avancée de la nuit. Nous avons voulu, pour en faire le récit aussi exact que possible, étudier tous les témoignages, depuis les documents officiels, qu'on appelle Journaux de marche, tenus par les Unités constituées (Armée, Corps d'Armée, Division, Régiment...) jusqu'aux rapports et aux lettres fournis par les exécutants eux-mêmes, quel que fut leur grade. Nous les avons longuement consultés sur place, à Paris au Service Historique de l'Armée qui nous ouvrit généreusement ses Archives et nous réserva de surcroît le plus aimable accueil, au château de Vincennes. Je pense qu'on ne sera pas surpris que je reprenne ici, sur une autre forme les témoignages recueillis du 7^e Régiment d'infanterie, qui porta ce jour-là le plus lourd fardeau.

Le tableau ci-après montrera que ces témoignages s'étendent à tout le régiment, dont ils permettent de reconstituer l'essentiel de l'encadrement dans l'ordre de bataille. Il me semble juste de les mettre en relief, car ils permettent par leur ensemble de retrouver la physionomie exacte et détaillée de la journée. Que si, malgré tout le soin apporté à vouloir être complet, il est possible, je dirai même normal que quelques points aient pu être omis, des noms oubliés, et des actions valeureuses n'être pas mentionnées, nous nous en excusons. Il n'est pas trop tard, d'ailleurs, pour les connaître, et nous recevrons avec reconnaissance toutes informations utiles à la vérité du récit. Mais, tel qu'il se présente, il donne, je crois, le vrai visage des combats.

Pour la commodité de l'exposition, nous prendrons dans chacun des chapitres suivants, l'ordre chronologique des événements, en les étudiant par Régiment d'infanterie (le terme technique serait SOUS SECTEUR, qui désigne le terrain à défendre par un Régiment), et du Nord au Sud: 143^e, 7^e, 122^e. Nous ne voulons certes pas oublier les échelons supérieurs, ni les autres armes, et on s'en apercevra bien à la lecture. Mais l'infanterie n'est-elle pas « la Reine des Batailles », ou plus exactement, la principale exécutrice. De fait, toutes les armes doivent concourir à l'action des fantassins, qui sur le terrain, nous le verrons, vont le défendre avec vaillance.

La région à défendre

Se basant sur l'ordre d'opérations N° 95 de la 1^{ère} Armée, en date du 16 mai (12h45), reçu à 16 heures, qui prescrivait de tenir la position du canal de Charleroi, position de résistance de l'Armée, et de la défendre coûte que coûte jusqu'à nouvel ordre, le Général Cdt. de Division donne l'ordre (ordre d'Opérations N°3) de tenir :

-sur la ligne principale de résistance, les pentes Ouest, du canal de Charleroi, avec barrage sur le canal.

-sur la ligne d'arrêt, la ligne Virginal -Ferme Sarlain Côte 113, Ferme l'Escaille, Notre Dame de Walcourt (1600 mètres ouest de Seneffe).

Le Combat.

Le journal de marche de la Division, et des régiments, distinguent trois phases :

1. - De l'aube jusque vers midi. Prise de contact sur tout le front. Vains essais de franchissement au nord et au centre. Infiltrations ennemies au sud (Région de Feluy-Arquennes).

2. - Dans l'après-midi, jusque vers 18 heures. Combats acharnés sur la ligne de résistance.

L'ennemi passe le canal en plusieurs points, pénètre dans nos lignes. Le centre -tenu par la 7e – voit les plus violents engagements. La progression ennemie ne peut être maintenue. L'ordre de repli sur la voie ferrée d'Ecaussinnes est donné vers 18h.

3. - Dans la soirée, et au centre principalement, combats sur la ligne d'arrêt; contre-attaques pour ralentir l'avance ennemie ; la situation générale (et pas seulement de la 32e) oblige l'armée à donner l'ordre de repli général sur la Dendre, à 20 heures. Cet ordre aussitôt transmis par l'Etat-major de la division, ne pourra toucher toutes les unités.

Des combats isolés dureront fort avant dans la nuit, et pour certains, jusqu'au matin du 18 mai.

Si nous paraissions mettre quelque insistance à signaler les combats du 7e R.I., c'est bien parce que ce régiment subit le choc le plus fort, et paya le plus lourd tribut de la résistance à l'ennemi. Le cimetière de Feluy en garde le douloureux témoignage, qui compte le plus grand nombre de tombes militaires de toute cette région.

Sur tout le front de la 32e Division, c'est la prise de contact. L'ennemi tâte le terrain, cherche à franchir le canal. L'activité la plus grande est sur le front du Bataillon Sud (du 7e RI), où il a pu prendre pied avant midi, alors que, sur tout le reste du canal, il n'a pas réussi à passer.

Etudions les divers sous-secteurs, du Nord au Sud (voir carte).

I. - La Région Virginal-Ronquières.

Elle est tenue par le 143e Régiment, commandé par le Lieutenant-Colonel IMBERT. Au nord de ce régiment, rappelons-le, la liaison avec l'Armée anglaise, qui s'avèrera d'ailleurs difficile, est assurée par la cavalerie divisionnaire (38e G.R.D.I.) ; déployé sur un front de huit kilomètres, ce groupe de cavalerie est chargé aussi de tenir les ponts de Clabecq et d'Oisquerq, au nord de Virginal. Et c'est là qu'il recueille les éléments de la 2e Division Nord-Africaine, qui bat en retraite.

Au 143, le quartier nord est occupé par le 2e Bataillon. (Commandant JOUE), aux abords même de Virginal ; le quartier sud (Ronquières) par le Premier Bataillon (Commandant CROS). Le 3e Bataillon (Commandant CARBONNEL) est en réserve de Division à Hennuyères-Ardenne, dans le bois Nord d'Haudremont.

A l'aube du 17, la section d'éclaireurs motocyclistes du Lieutenant TOURREL, poussée dès le 16 au soir au-delà du Canal, jusqu'à hauteur de Nivelles, signale l'approche d'éléments motorisés ennemis. Les dernières troupes de la 2e Division Nord-Africaine achèvent leur repli. Les ponts minés à l'avance sont détruits par le Génie, mais leur destruction incomplète, ne sera pas un obstacle absolu au franchissement par l'ennemi, dans le cours de l'après-midi.

Dès 7 heures, des voitures légères blindées se présentent devant les ponts. Les canons de 25 de la Section du Sous-lieutenant ASSENS en démolissent quelques-unes, les autres se replient. Peu après, des éléments d'infanterie allemande atteignent le bord Est du canal, et aussitôt sont pris

sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie. Celle-ci va faire des tirs d'interdiction de 10 à 12 heures, sur tout le front des deux bataillons, sur cinq kilomètres, environ cinq fois le front normal d'un groupe d'artillerie. L'efficacité en est d'autant réduite. Cependant, sur toute la largeur tenue par le 143e, le canal n'est pas franchi de toute la matinée.

2. - La Région Ronquières - Feluy - Arquennes.

Le 7e tient ce sous-secteur. La liaison avec le 143e (Lieutenant VIDAL) est assurée par 2 groupes mixtes relevant du Capitaine CHRÉTIEN, de la 11e Compagnie. Ce régiment se trouve au centre du dispositif de la 32e Division, sur un front de 9 kilomètres. Si l'on suit le Canal, qui décrit dans cet endroit une double courbe, avec deux rentrants. Il y a sept ponts ou passerelles, 8 écluses, et l'on signale, dans le canal, des péniches abandonnées, (une quarantaine). C'est beaucoup, et tentant pour le passage de l'ennemi, qui aura vite fait de se rendre compte des avantages offerts.

Le Colonel PAQUELIER a disposé, en raison de l'étendue de son front, les trois bataillons en ligne, et dans chacun un dispositif en triangle : deux compagnies en premier échelon, sur la ligne d'arrêt (les compagnies d'engins étant réparties entre ces trois compagnies par le chef de bataillon) ce qui, au besoin, peut permettre la manœuvre à l'intérieur du bataillon. Ces mesures se montrent fort judicieuses.

Le Poste de Commandement du Régiment (en abrégé : P.C. . Nous trouverons souvent ces deux lettres) est placé à l'ouest du Bois d'Horrues et au sud de la ferme Poirier, non loin d'un croisement de chemins qui rend les liaisons plus faciles.

AU BATAILLON NORD (3e Bataillon) alors que des éléments allemands ont été signalés dès le 16 mai, vers 20 heures, dans un boqueteau en bordure du canal, le 17, à 6 heures, l'aviation ennemie apparaît sur tout le front. À 6 heures 30, un brouillard artificiel monte sur le canal, et à 7 heures, une vive fusillade s'étend vers la gauche, sur le front du 143^e. De nouveaux éléments ennemis s'infiltrèrent dans les sous-bois jusqu'au canal. A 8 heures, une colonne motorisée allemande de onze véhicules apparaît au nord-est de Ronquières. L'artillerie amie, prévenue aussitôt, déclenche son tir. Le matériel est abandonné par les Allemands ; le tir a été précis. Par petites colonnes, l'infanterie allemande, la valeur d'un bataillon, franchissent la crête Est du canal en direction du Sud Est (Arquennes).

AU BATAILLON CENTRE (1er Bataillon), jusqu'à 10 heures, c'est le calme. L'ennemi s'approche du canal, et vers 10 heures, quelques éléments isolés essayent de le franchir, à l'aide de cordes, de troncs d'arbres, et des passerelles. L'artillerie cause de lourdes pertes. Les allemands n'insistent pas.

AU BATAILLON SUD (2e Bataillon), dès 6 heures, en avant de la 7e Compagnie, du lieutenant VALOT, le sergent-chef GALLÉRAND signale : « Les derniers chars français, des Divisions qui se replient, franchissent le pont que le Génie belge a pu protéger jusque-là. On aperçoit les allemands qui s'approchent. Les mitrailleuses tirent à pleines rafales. Les mortiers ennemis (minen) répondent. Un avion allemand survole les positions, et bientôt des bombardiers passent à basse altitude. Des rafales de mitrailleuses semblent venir de très près ».

A 6 h 45, les 105 et 150 allemands bombardent tout le quartier sud. À 7 heures, fusillade intense. A 7 h 20, des blindés, précédés d'un Somua à cocarde tricolore, débouchent à l'ouest d'Arquennes, approchent du canal, attaquent la Section DESCHAMPS, essayent de passer au pont tournant d'Arquennes qui saute vers 7 h.30. La passerelle, mal minée, n'est pas détruite.

A 9 heures, le Lieutenant VALOT indique que 5 engins blindés se dirigent vers la passerelle et l'écluse non détruite entre Arquennes et Feluy. Ils ouvrent le feu sur le groupe de mitrailleuses et un groupe de combat de la Section Deschamps.

Vers 9 h. 30, quelques éléments légers franchissent par des moyens de fortune la passerelle, protégés par les chars.

Vers 10 heures, d'autres éléments, profitant du talus, profond de cinq à six mètres, franchissent l'écluse entre Arquennes et Feluy et donnent l'assaut au groupe du Caporal COURIEÂUD, qui subit de lourdes pertes. La lutte s'engage aussitôt, très vive, qui va durer jusque dans l'après-midi. Le Sergent-chef SCHMIDT, commandant la 2e section de la 7e Compagnie, pour dégager la section Deschamps (4e section), dirige une contre-attaque : il est tué. Devant le groupe BONNIGEOL l'ennemi aborde le village, s'empare des jardins, près du presbytère. Le Sergent BONNIGEOL contre-attaque, reprend les jardins, mais en est de nouveau chassé. La section de gauche de la 7e Compagnie se replie.

L'ennemi a pris pied sur la rive ouest du canal. Les infiltrations continuent dans le vallon de Daublain, entre la 7e Compagnie et la 1ere Compagnie du Bataillon Centre. Le Capitaine PATEL, de la 6e Compagnie, qui est en arrière, sur la ligne d'arrêt, les signale venant par le Petit-Moulin, Blain, ferme de Mariemont, ferme de Luipré. Les unités débordées sont faites prisonnières; il est environ 12 h30.

La lutte a été sévère. Dans un groupe de mitrailleuses, tous les gradés et hommes ont été tués ou grièvement blessés, sauf un.

« Je sens que nous sommes tournés, écrit le Sergent-chef GALLERAND, sur huit, nous étions deux sans armes; pas de munitions pour le revolver de 92, et un pistolet sans percuteur, et cela malgré les rapports. Nos mitrailleuses s'étaient tues : les Allemands se précipitent sur la passerelle de l'écluse; ils passent, déjà ils arrivent sur nos arrières, dans l'usine. CABEAU tire et se fait tuer d'une balle en plein front. Les Allemands sautent dans la pâture. Une grenade arrache la main à PERROT. On nous tire par derrière. Je démonte et remonte le fusil-mitrailleur et, à pleines rafales, je tire alors sur l'écluse. Derrière nous, et dans la pâture, peut-être l'équivalent d'une section. Les Allemands crient : « rendez-vous » FLEURIET saute sur le chemin de halage. Je vide une avant dernière boîte chargeur, et prends le même chemin. Les Allemands me tirent comme un lapin. Je rencontre SCHMIDT et MONGENOT. Je me retourne, GRÂPPINET, blessé à l'épaule, n'est pas là. MONGENOT se précipite et va le chercher sous les balles GRAPPINET avait reçu une balle plein ventre: MANGENOT le ramène. On le panse... »

Malgré la vigueur de la défense, dont on voit un exemple dans ce témoignage, l'ennemi a donc, sur le front du 2e Bataillon, réussi à franchir le canal, et à commencer ses infiltrations. Mais il va se heurter à de vives résistances dès le début de l'après-midi. La 7e Compagnie (Lieutenant VALOT) fera brillamment son devoir jusqu'au bout. Nous le verrons tout-à-l'heure. Souvenons-nous seulement que, dans ce coin, le combat continue sans interruption.

3. - La Région d'Anspach à Seneffe

C'est le sous-secteur dévolu au 122e; mais à un régiment squelettique, comme le dit le Lieutenant-Colonel ROLLAND, qui a établi son P.C. à Chellerie (Ouest de Seneffe). De fait, il ne dispose que du 2e Bataillon, et des unités hors rang.

Rappelons que le 3e Bataillon (Capitaine ARBOLA) est en réserve de division, dans la région sud du Bois de la Houssière, en arrière d'Henripont, et que le 1er Bataillon (Commandant VACQUIER), dès le 15 au matin, a été transporté en auto, à Charleroi pour tenir les ponts de la Sambre et renforcer la 43e Division, envoyée pour assurer la défense du flanc droit de la Première Armée, fortement menacé.

Non seulement un régiment disloqué, mais encore il passe bientôt aux ordres du 4e Corps d'Armée avec la 1ère Division Marocaine, ou plutôt ce qui en reste, car elle a été complètement désorganisée. On essaye de faire rapporter cet ordre qui, coupant le 122e de la 32e Division, va rendre le commandement et les liaisons rudement difficiles. En vain, le 122e suivra désormais le 4e Corps, y compris dans la retraite en fin de journée.

Avec un effectif à peine plus fort qu'un bataillon, le Lieutenant-colonel ROLLAND va défendre un front de plus de cinq kilomètres. Le commandant du 2e Bataillon (Commandant MONTAL) a disposé les 3 compagnies en ligne, du nord au sud, le long du Canal : la 5e, la 7e, la 6e. Son P.C. est à Scrawelle.

Un trou existe sur la droite du 122, et il faut établir la liaison. Des éléments de cavalerie de la 3e Division Mécanique (Général LANGLOIS) sont envoyés dans la région de Marange.

Peu d'événements dans la matinée. « Vers 7 heures, déclare le Capitaine VINCENT, la fusillade commence sur la gauche. C'est sur le front du Bataillon Sud du 7e R.I. Devant nous, l'infanterie d'accompagnement allemande cherche à s'approcher des berges du Canal. Elle est décimée par le feu de nos mitrailleuses. Les chars allemands arrivent, vont, viennent, tirent sur nos positions, à la mitrailleuse et au canon, pendant des heures. Ils vont nous prendre à parti sans que nos pièces antichars puissent répondre, et les mortiers de 81 n'ont pas plus d'efficacité ». A 1 heures, le Cdt du 2e Bataillon téléphone : « Détachement ennemi comprenant engins blindés occupe crête 500 mètres Est du canal. Demande tirs d'artillerie prévus ». Mais les tirs du 1er Groupe du 3e d'Artillerie n'empêchent pas la progression de cette nouvelle vague ennemie vers le canal. A 10 heures, le bataillon LARCHER, du 22e Régiment de Tirailleurs Algériens, bat en retraite, dans la région tenue par le 122, pour être regroupé dans la région d'Ecaussinnes - Bois de la Houssière, et gardé aux ordres de la 32e Division.

Dans la matinée, sur le front tenu par le 122, malgré son étendue, le canal n'a pu être franchi.

CHAPITRE III. - L'ATTAQUE GENERALE.

Dès le début de l'après-midi, l'ennemi qui déjà a pris pied dans la zone Sud, et a commencé son infiltration dans nos lignes, va, sur tous les points du front, développer son attaque, mais avec une particulière violence contre la partie tenue par le 7e, dont ce sera, comme l'écrit le Colonel PAQUELIER « le jour d'épreuves ». D'abord de violents bombardements d'artillerie et d'aviation, puis vers 15 heures, l'attaque générale dans les trois sous-secteurs et une offensive acharnée jusqu'à l'ordre de repli, donné vers 18 heures, pour se porter en arrière de la voie- ferrée Ronquières - Ecaussinnes.

I. - Dans la Région de Virginal- Ronquières (143e).

Le Lieutenant SOUILLOT (2e Bataillon, 7e Compagnie) signale, vers 13 heures, un rassemblement d'infanterie allemande sur les crêtes, à l'est du canal, et dans les ravins qui s'y acheminent. Lui-même, pris à parti par les tirs d'arrêt de l'artillerie ennemie, reste cependant avec sa section en bordure du canal, dans la boucle est, au nord de Ronquières. Plusieurs tentatives de franchissement appuyées par des chars, au pont de Ronquières, au pont et aux Ecluses de Virginal, sont bloquées; les allemands n'insistent pas.

Vers 15 heures, la situation va changer. L'artillerie ennemie a repris ses bombardements sur tout le front, depuis le pont d'Oisquercq, au Nord, tenu par nos cavaliers du 38e G.R.D.I. qui ne peut empêcher la progression de l'infanterie ennemie, sous les couverts nombreux et touffus, ni le franchissement du canal, mais arrive à la bloquer net par le tir des armes automatiques. Nos 75 font barrage. Sur ce point, à la nuit, l'ennemi n'a pu déboucher du canal.

Le flanc droit du 143 commence à être menacé, en raison du repli croissant des éléments de la 11e Compagnie du 7^e où se livre depuis quelques heures le grand combat.

2. - Dans la Région de Ronquières-Feluy-Arquennes

Tous les rapports soulignent la violence des combats de l'après-midi.

Reprenons l'ordre des bataillons :

AU NORD, LE 3e BATAILLON

C'est la 10e Compagnie (Capitaine DEPIERRE) qui subit le premier choc. Après les bombardements par l'artillerie et l'aviation, le Lieutenant TORRACHI, qui commande la section de gauche, en bordure du canal, en liaison avec le 143e, signale que vers 13 heures les Allemands tentent de passer par l'écluse N° 1, en masquant leur mouvement, au moyen de grenades et d'obus fumigènes. Nos tirs lui font subir de lourdes pertes. Des isolés réussissent à passer, se regroupent, font effort sur la droite du terrain défendu par le Lieutenant TORRACHI, parviennent à isoler les sections de premier échelon, coupent toute liaison avec la 11e Compagnie. La 10e est déjà en mauvaise posture.

A 14 heures, ordre est donné à la section franche du 3e Bataillon (Lieutenant LAROCHE) de contre-attaquer. La section arrive à la dernière ligne de haies, environ à 50 mètres de la ferme indiquée comme but de la contre-attaque. En avant à droite, vive fusillade, explosions. Une section allemande progresse dans la vallée le long des haies.

L'Adjudant CREUX ordonne le tir, l'ennemi se replie. La section LA-ROCHE va s'installer dans la ferme, la met en état de défense. L'artillerie allemande arrose ferme et pâtures qui l'entourent. Les armes automatiques, qui se rapprochent tirent par rafales violentes. Vers 15 heures, le Capitaine GABLE de la 9e Compagnie vient étudier la situation pour prendre toutes les mesures utiles. Tandis que la 10e Compagnie se replie, des infiltrations surviennent à la 11e Compagnie entre la 2e section et le P.C. de la Compagnie. L'aspirant MICHAUX signale que vers 14 h 30, deux chars allemands apparaissent à droite. Des groupes allemands arrivent sous les couverts, grimpent aux arbres, de là tirent à la mitrailleuse.

Vers 16 h 45, le point d'appui de la 11e Compagnie est soudain investi.

AU CENTRE, LE 1er BATAILLON

Dans les combats durs qui s'y déroulent, on peut, d'après l'ensemble des rapports, distinguer deux phases :

- de midi jusques à 4 heures environ : avance ennemie
- de 16 heures à 18 heures : contre-attaques de retardement.

Vers midi, sur cette zone, comme sur la zone Nord, et la zone Sud, des bombardements intenses par aviation et artillerie. On signale une trentaine d'avions attaquant à la bombe, et en piqué, à la mitrailleuse.

Le Lieutenant BRONIMANN de la 3e Compagnie, fait savoir que dès 12h 20 les Allemands occupent une ferme, près du canal, à 60 mètres de sa compagnie, dans la partie-ouest de la boucle, de l'autre côté du Château de la ROCQ. Il y a en effet, dans ce coin, un passage en-dessous du canal qui facilite le franchissement, d'autant qu'il s'ouvre à l'ouest, sur des cheminements en éventail. Il y a aussi deux écluses. Ont-elles été détruites ou non ? Le croquis qui accompagne le rapport de l'Adjudant MAILLET, de la 1ère Compagnie, (4e section) indique bien que les allemands ont cherché à déborder, et par la droite, et par la gauche ; cela suppose deux points d'infiltration. A 12 h.30, on tire de la ferme sur la 2e section de la 3e Compagnie, et le groupe DEMICOURT se replie. Les ennemis s'avancent dans le chemin creux, tournent la section, et la fusillade s'engage des deux côtés.

A 13 heures, une batterie ennemie s'installe sur les hauteurs Est du canal, pour battre les pentes Ouest. A 13 h.15, la 3e Compagnie, qui cherche la liaison à gauche, ne trouve aucune troupe de la 10e Compagnie. A 13 h.30, un nouveau groupe allemand d'une douzaine d'hommes passe l'écluse du Hameau de la Warte, au Nord du château de la ROCQ, se dirige vers le Sud, par le bord du canal.

L'ennemi progresse en utilisant les couverts et les vallons. A 14 heures, l'observateur de la 2e Compagnie (Lieutenant BLECH) qui est sur la position d'arrêt, signale des ennemis à quelques 600 mètres au Sud-Est de la Côte 113. Une heure plus tard, au Nord-Est de la Côte 119, le long d'une ligne de bouleaux, on observe la progression ennemie. Entre-temps, vers 14 h.30, d'autres troupes ont franchi le canal entre les 1ère et 3e Compagnies.

Nos mitrailleuses essayent de retarder leur avance, près du hameau de Warte. Le Lieutenant ALMY est mortellement blessé à son poste.

Vers 14 h.30 encore, arrive le compte-rendu du 2e Bataillon, au sud, faisant connaître qu'il est débordé par le Nord, à la 7e Compagnie. La situation devient sérieuse. Les tirs d'infanterie redoublent, les Allemands font intervenir leurs « minen » (mortiers).

Et voici de nouveaux tirs d'artillerie et d'avions. A 16 h. 15, note le Lieutenant BRONIMANN, dont il faut louer la précision, le Lieutenant DELPHIN, bien que déjà blessé, a tenu à se porter en première ligne.

DELPHIN arrive en sueur: « La situation est intenable, tout craque ». Il a tenu à se porter en première ligne, et vers 16 h. 15, en combat rapproché, il est mortellement frappé.

Un trou s'est fait à gauche de la 3e Compagnie, où la section du Sous-lieutenant JACQUOT va contre-attaquer aussitôt, et son chef être tué.

Le Lieutenant LESLOURDY, à la même heure, est débordé par le sud, en raison de l'avance entre le 2e et 1er bataillon. A 16h30, note encore le Lieutenant BORNIMANN, en termes laconiques, ils traduisent son impuissance : « Deux groupes d'Allemands sont derrière nous, à 200 mètres environ. A 16 h30, je suis pris avec mes hommes (2e section) ; la 4e section et la section de commandement de la compagnie (3e Compagnie) sont aussi prisonnières ».

Le combat n'en est pas pour autant terminé, Nous arrivons à la deuxième phase : la contre-attaque, pour arrêter l'infiltration ennemie entre les deux bataillons. La mission en est confiée au Sous-lieutenant FAGOT, à 16 h.45. Il doit arrêter l'ennemi sur la crête 119, où passe la ligne d'arrêt du bataillon. L'artillerie amie intervient, mais ses tirs mal ajustés - et comment faire connaître la position exacte des troupes adverses dans l'enchevêtrement complet qui se présente ? - ne laissent pas d'atteindre les emplacements occupés par nos troupes.

A 17 h. 30, le groupe FAGOT tient toujours la position, lorsque les ennemis abordent les pentes est de la crête. 200 hommes s'engagent sur le glacis de la côte 119, et sont vite stoppés par de lourdes pertes. Nos tirs d'artillerie, 75 et 155, appuient nos fantassins. Debout, le Lieutenant GAULTER règle le tir. Il est frappé à mort.

A 18 heures, la 1ère Compagnie est complètement tournée, lorsqu'à 18h.10, arrive l'ordre de se replier derrière la ligne Ronquières-Ecaussinnes. L'ordre ne peut, hélas, être reçu des unités déjà dépassées, et qui sont laissées à leur propre sort, combattre encore dans la soirée, aux premières lignes.

Voici l'ordre reçu par le Commandant BIDU, à 18 h. 10 :

« Ordre du Régiment à Cdt 1er Bataillon : Ai reçu ordre du Général commandant la Division de replier les éléments du 7e R.I. sur la voie ferrée de Ronquières à Ecaussinnes. La tiendront, du minimum du Gué de Dimes à Wattriamont jusqu'aux lisières d'Ecaussinnes-d'Enghien. Les éléments repliés seront ralliés sur cette ligne.

1er Bataillon : Nord d'Ecaussinnes-d'Enghien vers le Nord jusqu'à la moitié du secteur ;

3e Bataillon : au Nord jusqu'au Gué ;

2e Bataillon : en réserve à la Ferme Sud-Est de Frieuré.

P.C. Régiment à la Ferme Sud-Est de Frieuré.

Le mouvement de repli s'effectuera par échelon, et immédiatement ».

Cet ordre, reçu à 17 h.45 au P.C. du Régiment, a pu toucher rapidement le 1er Bataillon, dont le P. C. est à 200 mètres seulement du P.C. du Régiment, à l'ouest du Bois d'Horrues. Le 3e Bataillon (Nord) pourra être touché par cet ordre. Le 2e Bataillon ne l'est pas, le Commandant PARGADE s'étant porté à la lisière Est du bois situé à l'ouest de la Ferme l'Escaille, son P.C., en raison de la poussée de l'ennemi. Nous verrons tout-à- l'heure ce qu'il deviendra.

Ainsi, dans l'après-midi du 17, le 1er Bataillon a subi un choc extrêmement violent, mais il s'est âprement défendu. Rappelons seulement la mort du Lieutenant ALMY, vers 14 h. 30; du

Lieutenant DELPHIN, à 16 h. 15; du Lieutenant GAULIER, vers 18 heures... Trois officiers, le quart environ de l'effectif...et nous ne connaissons pas exactement le nombre des sous-officiers ni soldats, blessés ou morts au combat, en ces quelques heures. Les prisonniers furent nombreux, mais pour la plupart, pris dans la nuit ou le lendemain matin.

AU SUD, LE 2^e BATAILLON.

Si des éléments ennemis se sont infiltrés déjà dans la matinée, et ont pu progresser entre les 2^e et 1^{er} bataillons, les 7^e et 5^e Compagnie tiennent toujours sur la ligne de résistance.

Rappelons les contre-attaques du Sergent BONNIGÉOL, du Sergent-chef SCHMIDT, qui fut tué alors qu'il tentait de dégager la section du Sous-lieutenant DESCHAMPS. Vers 13 heures, la progression ennemie est continue, malgré les tirs de « minen ». A 13h30, le lieutenant VALOT rassemble les rescapés des 2^e et 3^e sections, et dirige une troisième contre-attaque, reprend du terrain, dépasse le corps SCHMIDT, disperse un deuxième groupe d'allemands, résiste énergiquement, s'oppose à toute progression, malgré trois bombardements, et plusieurs attaques ennemies. Il réussit à dégager ce qui reste de la 7^e Compagnie sur le point d'être encerclé, et l'ennemi reflue vers le canal

Ecoutez le récit vraiment tragique du sergent-chef GALLERAND (3^e section) : « L'après-midi fut plus confus. Le front avait changé de direction. Nous partîmes occuper un monticule boisé dominant nos anciennes positions. SCHMIDT marchait en tête. Il aperçut une ombre derrière un arbre. Il cria : « Français ou Allemand ? » une balle lui répondit. Il tomba la nuque traversée, mort. Ses hommes se replièrent ».

« Les chars allemands tentent de percer. Les canons de 25 les stoppent net. J'entends la fusillade dans la forêt au-dessus. BOURGEOIS, DEVAILLERE, LAROYEUX sont tués à leur fusil-mitrailleur. Je reviens en hâte. Au moment où j'arrive sur l'emplacement de Bourgeois, surgit un groupe allemand, hurlant, baïonnette au canon, presque à bout portant, le sous-officier me met en joue et tire. Je ne sais de quelle façon la Providence m'a protégé. Je vis tout rouge et me précipitai dans une hutte en briques. Je me mis à empiler du bois sur mon corps. La hutte était sombre ; un allemand entra, tira. L'allemand s'en alla ».

« Le barrage de 155 s'abattit alors sur le quartier. Anéanti, je m'endormis. Je me réveillai vers 9 heures du soir. Je mourais de faim et titubais comme un homme ivre. Je fouillai une maison sans rien trouver. J'allais m'étendre sur un lit, lorsque j'entendis parler dans la rue: c'était deux français emmenés par un allemand, baïonnette au canon, je fus happé et joint à eux... ».

Que fait, en ces premières heures de l'après-midi, la 5^e Compagnie, plus au Sud; dans la boucle d'Arquennes? violemment attaquée depuis le matin, elle résiste vigoureusement. A 15 heures, les Allemands tiennent le secteur du pont d'Arquennes, et sont sur la rive ouest. On en voit d'autres qui passent le canal, sous le pont de chemin de fer, avec des bicyclettes. Les mitrailleuses allemandes balayent sans cesse la route, déclare l'Aspirant LANOIR. Une automitrailleuse française s'approche et un occupant me demande de l'aider à déblayer le pont. Il est un peu plus de 15 heures.

Jusqu'à 16 heures, un peu d'apaisement. A 16 heures, nouveaux bombardements ; à 16 h.15, les avions reparaisent. Nouvel essai de progression; à la lisière Est de Feluy, où l'ennemi réussit à

s'infiltrer, comme il se présente de flanc, dit le Lieutenant VALOT toujours resté sur sa position, un feu violent de toutes armes cause des pertes importantes parmi les ennemis, et le Lieutenant PILLARD ajoute : « Nos unités résistent avec acharnement ». Mais il y a aussi beaucoup de blessés et des morts dans les rangs de la 7e Compagnie.

Au 2e groupe (3e section), le Sergent STROHL résiste au Petit-Moulin, violemment bombardé par avion. Grièvement blessé à la tête, par une rafale qui l'atteint en plein visage, il succombe peu après. Et le Sergent-chef GALLERAND ajoute : « LOUIS fut tué à côté de lui »

HUGON reçut une grenade dans le côté et mourut vidé de son sang, dans la nuit. CUZOL eut la cuisse fracassée. THERY avait été blessé dans l'après-midi par le barrage de 155. Ce fut, pour ce groupe, un massacre !

Après 16 h. 30, les événements se précipitent. La liaison est coupée entre la 7e et la 5e Compagnie; ce qui reste des deux compagnies est tourné. A la 5e Compagnie, l'Aspirant LANOIR est fait prisonnier vers 17 heures : « Des soldats ennemis apparaissent sur le point d'appui de la section, mitraillent avec des armes lourdes, aux abords de la ligne du chemin de fer d'Arquennes à Seneffe, et bientôt nous tirent dessus. Pris entre deux feux, nous sommes obligés de nous rendre ». Le Sous-lieutenant DESCHAMPS est fait prisonnier, lui aussi.

A 17 h. 30, le groupement VALOT, de la 7e Compagnie a succombé dans Feluy où les rues sont occupées. Pourtant le Lieutenant ne se rendra que plus tard. « A 18 heures, n'ayant plus que 4 hommes (J'ai eu 3 tués, 2 blessés, 3 disparus), 2 chargeurs de fusil-mitrailleur, le fusil-mitrailleur enrayé et quelques cartouches par homme, je donne l'ordre de cesser la résistance ».

Dépassé par deux groupes de combat, et un groupe de mitrailleuses allemandes, à 19 heures, une compagnie de soutien nous fait prisonniers ». Et il ajoute : « A 21 heures, nous sommes enfermés dans des wagons de marche, en gare de Feluy : 200 hommes, 4 wagons : il y a des soldats du 122e, du 7e (plus de 100, dont 20 de la 7e compagnie) ».

Plus au nord de Feluy, la progression est très forte et menace de tourner la ligne d'arrêt du 2e bataillon. A 17h30, l'ennemi est déjà sur le chemin qui mène au poste de commandement du Régiment, et qui passe non loin de l'Escaille, où se trouve le P. C. du 2e Bataillon.

Toute liaison est coupée, à 17 heures, entre le Bataillon et la 5e Compagnie, et à 17h45 avec le Régiment. Et cependant, à la même heure, le chef de bataillon a l'idée de contre-attaquer en direction de Daublain. Il organise une position de défense, en liaison avec une section du 43e R.I. et avec le 122, situé à sa droite.

L'ordre de repli ne pourra être reçu par le chef de Bataillon qui, sous la pression ennemie à déplacé son P.C. à quelques centaines de mètres vers l'Ouest. Il est coupé du régiment.

3. - Dans la Région d'Anspach-Seneffe.

Le 2e Bataillon (Cdt MONTAL) subit le contrecoup du choc subi par le bataillon du 7e à sa gauche. Il signale que vers 12h15, les éléments du 7e bousculés quelques heures auparavant, entraînent dans leur repli la fraction de la 5e Compagnie en liaison avec le 7e. Vers 13heures, les Allemands se sont glissés au nord et au sud de son bataillon. Mais il n'a rien cédé sur la ligne du canal qu'il doit tenir. L'artillerie de soutien fait de l'excellent travail en avant du canal, où les chars apparaissent de nouveau. Mais bientôt les tirs de contre-batterie font subir à notre artillerie de lourdes pertes et réduisent sa puissance.

A 14 h. 30, sous la pression ennemie, les 5e, 6e, 7e. Compagnies commencent à se replier, en raison de la menace sur le flanc gauche.

Le Chef de Bataillon reforme son unité autour du Château de Scrawelle. Le Colonel CREPIN, commandant l'infanterie de la 1ère Division marocaine, fait savoir que le colonel CORDIER, du 2e régiment de Tirailleurs marocains, va se trouver, à brefs délais, avec quelques unités de Marocains, dans la région Sud de Feluy, pour dégager cette localité. En effet, à 17 heures, le commandant du 122 rencontre le Colonel CORDIER. Mais on apprend la forte avance des allemands qui ont tourné Feluy par l'ouest, et la gravité de la situation sur l'ensemble du sous-secteur Centre.

L'opération prévue avec le 2e R.T.M. n'aura pas lieu. Malgré tout, le 2e Bataillon se maintient, jusque 18 heures, aux abords du Château de Scrawelle, et la pression ennemie ne se fait pas sentir sur la rive ouest du canal. Car le combat se déroule avec violence sur le front du 7e, et va durer fort avant dans la nuit.

Ajoutons que le 122 étant passé aux ordres du 4e Corps, l'ordre de repli sur Ronquières et Ecaussinnes ne lui a pas été communiqué.

CHAPITRE IV. - LES COMBATS DU SOIR

Après l'ordre de repli donné par le Général commandant la Division, sur la ligne de chemin de fer Ronquières-Ecaussinnes. En vue du regroupement des combats vont continuer, d'une part dans la zone précédemment défendue, où des unités n'ont pu recevoir les ordres. Le colonel PAQUELIER note dans son rapport: « A 19 heures, commencement du repli par les 1er et 3e Bataillons. Les unités du 1er échelon de ces bataillons se battent encore, et entourées ne peuvent être touchées par l'ordre, les agents de transmission envoyés sont tués ou blessés

Une fois encore, reprenons le récit dans l'ordre des sous-secteurs et l'ordre chronologique, à partir de 18 heures environ.

I. - Dans la Région de Virginal - Ronquières

Au nord du 143, la cavalerie de la 32e Division, qui assure la liaison avec l'armée anglaise est chargée, à 20 heures, de couvrir la gauche du 143 qui paraît menacée. Dans la nuit, toute liaison sera coupée avec la 32e Division. Grâce au Colonel SEVEZ, du 13e Régiment de Tirailleurs Algériens, l'ordre de retraite générale vers l'ouest est connu du 38e G.R.D.I. qui doit se rétablir, comme l'ensemble de la Division, en arrière de la coupure de la Dendre.

Au 143, dès 18 h.30, on constate un fléchissement au nord vers Virginal. La situation s'aggrave, les communications sont coupées avec le P.C. du Général ALAURENT et du Général LUCAS. Dès 19 h30 et à 20 heures, vers l'avant, le P.C. du Régiment n'est plus relié avec les unités sur le canal. Par ailleurs, on annonce au colonel commandant le 203e d'artillerie lourde - de la 32e Division - un groupe de renforcement fourni par le 318e. On part à sa recherche, sur le flanc gauche du 143, où il a été annoncé. On ne trouve aucune troupe. Le 318e s'est replié directement sur la route de Mons. Il faut le ramener à Braine-le-Comte. La situation devient critique, au nord. Le Colonel du 143 décide d'organiser un point d'appui à Hennuyères, il ne devra compter que sur les quelques forces d'infanterie dont il dispose encore. L'artillerie de soutien, ce qui reste du

groupe du R. A. D. ne dispose plus, à 20 h15, que de 6 obus, et l'artillerie lourde du 203 (6e groupe) tire ses dernières gargousses, en effectuant un tir d'arrêt, en avant de la voie ferrée Ronquières-Ecaussinnes

L'ordre de repli général arrive au Colonel à 22 h. 30.

Au 1er Bataillon (le commandant CROS), près de Ronquières, de nombreuses unités n'ont pu être atteintes par le premier ordre de repli, qui prescrivait de se regrouper derrière la voie ferrée. Elles se battent sur leurs emplacements de combat, jusqu'au matin, où les survivants seront capturés. Le Lieutenant SIGNOLLES, de la 2e Compagnie, tombera lui-même, en servant de fusil-mitrailleur.

Le lieutenant SOUILLOT, de la 7e Compagnie, reçoit de son Chef de Bataillon, en personne, l'ordre de repli général. Jusque-là, il avait tenu sa position avec sa section. Presque seule sur le terrain, la section se replie, marche toute la nuit, sur la route de Mons. Se représente-t-on ce que cela veut dire, cette marche de nuit, harassante, pour des soldats fatigués et déprimés par le combat de la veille, sans ravitaillement et qui doivent battre en retraite, le cœur aussi vide que l'estomac ?

Tous ne se repliaient pas sans équipement et sans armes. Je me souviens qu'à Beloeil je fus appelé précisément auprès de deux soldats du 143e déposés sur une civière, et que le médecin-major me déclarait perdus. Et comme je demandais à ce dernier quelle blessure ils avaient reçues, je leur donnai l'absolution. Dans la journée, j'allai m'informer de leur sort. On les avait portés, en une maison abandonnée, dans un lit bien propre, aux draps bien blancs. L'un d'eux était à l'agonie. L'autre put retrouver ses forces. Je l'espère, aujourd'hui encore, sauvé. J'aimerais savoir son nom et son adresse... pour lui rendre hommage d'avoir gardé dans sa retraite, tout son « barda » et ses armes, mais au prix de quelles fatigues ! Il n'est donc pas vrai qu'en se repliant, nos soldats abandonnaient tout, pour un sauve-qui-peut affolé.

2. - Dans la région Ronquières - Feluy -Arquennes.

Nous avons laissé tout-à-l'heure, le 7e vers 18 heures, au moment où l'ordre de repli lui a été donné de se porter en arrière d'Ecaussinnes d'Enghien.

Nous savons que toutes les unités n'ont pu le recevoir.

AU 3e BATAILLON (Nord- Cdt. POCH) la 11e Compagnie demande à 18 heures, alors qu'elle ne sait rien de l'ordre de repli ordonné, une contre-attaque de dégagement. En vain, et pour cause. C'est seulement à 19heures que le soldat AMARE, de la 11e Compagnie, apporte l'ordre de repli, et à 19h15, le Cdt. POCH le fait connaître au capitaine BERGUIERE, de la compagnie d'engins du 3e bataillon. Le capitaine CHRETIEN n'a pu décrocher à temps ; il est fait prisonnier à 20 h.15. A 21 heures, les Lieutenants DELARUE et FANTON, après avoir tout épuisé ou détruit, doivent se rendre à leur tour. Dans la nuit, les prisonniers de ce coin sont amenés sur Nivelles, où le capitaine CHRETIEN retrouve près de 300 hommes du 7e. Plus heureux, dans la nuit, le Capitaine GÂBLE, de la 9e Compagnie réussit avec de petits éléments à franchir les lignes ennemies. Il ne peut retrouver le 7e, mais avec d'autres unités, se bat en retraite, jusqu'à Calais.

AU BATAILLON DU CENTRE (1er) - Cdt. BIDU l'ordre reçu par le Cdt à 18 h. 10, du repli sur Ecaussinnes, est aussitôt communiqué aux unités de premier échelon. Toutes ne purent le recevoir. A 18 h.15, l'Aspirant MAILLET, de la 1ere Compagnie, qui ne sait rien de l'ordre de repli

et qui, depuis 18 heures, se trouve sous le feu de l'ennemi, venant par derrière, décide de se porter vers la crête 119. Elle est de nouveau balayée par le tir ennemi. Un groupe d'allemands se reforme à 300 mètres de lui, et la progression ennemie continue sur les positions de la 1ère Compagnie. Mais là, on va se défendre jusqu'au bout. La ferme où est le P.C. du Lieutenant LESLOURDY, commandant la 1ère Compagnie est à son tour prise par le feu des armes automatiques. Le Lieutenant donne l'ordre de se porter vers le talus à 20 mètres de la ferme. En traversant le chemin, il est mortellement blessé. Il est 19 h 15. C'est le quatrième officier du 1er Bataillon qui, en cette journée du 17 mai, tombe au poste de combat. Osera-t-on encore dire que les officiers ont donné l'exemple de la fuite ?... Ces quatre certainement pas, dont l'héroïsme reste exemplaire.

A la 2e Compagnie (Lieutenant BLÉCH), sur la ligne d'arrêt, une violente fusillade vient de la ligne de boulevards, vers la crête 119. Le hameau d'Horrués est détruit par le bombardement. Ce qui reste de la 9e Compagnie se replie sur la gauche de la 2e Compagnie, l'ennemi progresse à l'ouest de la Côte 113. Le détachement retardateur de la 2e Compagnie se replie à son tour: il a tenu sur ses positions jusqu'à 11h40.

A 19 h. 30, le Chef de Bataillon quitte son P.C. et se rend vers Ecaussinnes d'Enghien. Jusqu'à cette heure, la ligne qu'il devait défendre a été tenue, mais les pertes ont été terribles ; les deux tiers de l'effectif engagé est perdu ; nombreux tués et prisonniers encore plus nombreux. Toute résistance n'est pas encore finie : le Sous-lieutenant ROSENBERG, de la 1ère Compagnie, signale que, vers 20 h. 15, il entend encore des tirs d'infanterie. C'est le Sous-lieutenant FAGOT qui se replie avec les survivants de sa contre-attaque. A 21 heures, le Lieutenant ELECH occupe de nouveaux emplacements, à l'Ouest du Bois d'Horrués, en arrière du P.C. du Bataillon, il s'y maintiendra jusque vers 22 heures, pour décrocher seulement dans la nuit.

AU SUD, LE 2e BATAILLON

Le Cdt. PARDAGE n'a pu être touché par l'ordre de repli. La ferme l'Escaille est violemment bombardée; la 6e Compagnie s'est repliée à la lisière du bois, à 400 mètres à l'ouest, où le Chef de Bataillon a fait organiser une position défensive. Le Lieutenant PECHÊUX, officier de renseignements du 7e, envoyé porter l'ordre de repli, peut arriver cependant à la ferme. Il note dans son rapport : « Arrivé à la ferme de l'Escaille vers 19 heures; table dressée à quatre couverts; cuisinière chauffe; personne; cuisine roulante fumante; chevaux libres, harnachés, mangent près de la ferme, au nord. Au poste de défense contre avions, mitrailleuses intactes, deux hommes tués sur la route à côté. Dans un taillis voisin, j'ai trouvé un petit poste qui tirait sans répit, et m'a dit appartenir au 1er Bataillon. Se sentant seuls, ils voulaient se replier. Je leur ai dit d'attendre des ordres qui allaient leur arriver... Je n'avais pas vu un seul homme du 2e Bataillon ». Et pourtant ces hommes ne sont pas loin, à 400 mètres seulement, vers l'Ouest. Le Chef de Bataillon envoie, vers 19 h.40, une patrouille. L'ennemi se révèle à 30 mètres. Le combat s'engage, Chef de Bataillon en tête, qui reste seul devant le groupe ennemi, à quelque vingt mètres de lui. L'ennemi est arrêté à 300 mètres au nord du bois.

A 21 h.30, on regroupe ce qui reste de la 5e et de la 6e Compagnie, avec le Capitaine ROUSTAN ; il donne l'ordre de repli ; ce qui reste, environ 150 hommes, pour tout le 2e Bataillon, le cinquième des effectifs à peine, rejoint dans la nuit la Région du Roeulx - Mons. Tard, dans la nuit, le Commandant PARDAGE, qui a été encerclé dans la ferme de l'Escaille, arrive vers 23 heures, au témoignage du Lieutenant PILLARD (7e Compagnie) à rejoindre son bataillon

squelettique. Il a perdu tout contact avec son Régiment, dont on ne connaît plus rien depuis 17 h.45. Le 2e Bataillon ne retrouvera les siens que dans la Forêt de Raismes, quelques jours plus tard.

3. - Dans la Région d'Anspach - Seneffe.

Sur le front du 2e Bataillon (Cdt MONTAL) à 18 heures, des rafales de mitrailleuses se rapprochent du P.C. du Régiment, L'ennemi ne tarde pas à l'occuper, à 600 mètres, au nord de Chelleries. A la même heure, l'ordre arrive de rattacher ce qui reste du 122 (2e Bataillon et unités hors rang) à la 1ère Division Marocaine, qui, à 21 heures, donne l'ordre de repli général. Le 2e Bataillon bat en retraite sur Erbaut, en couvrant la 43e Division. Mais quelques éléments ne sont pas touchés par cet ordre, et jusque vers 1h.30 le 18 mai, restent aux premières lignes, loin du Canal.

Le Régiment, dans la retraite, est complètement disloqué. Son 1er bataillon est détaché, comme nous l'avons vu, pour la défense des ponts de la Sambre à Charleroi, et le 3e bataillon (Capitaine ARBOLA), en réserve de Division, a fait la contre-attaque dans la Région d'Henripont-la-Houssière, pour couvrir la retraite de la 32e Division.

Ainsi s'achève cette journée du 17 mai, qui vit sur tout le front tenu par la 32e Division, de rudes assauts, depuis les premières heures de la matinée, jusque fort avant dans la nuit. En suivant le récit, heure par heure, et région par région, la carte sous les yeux, on a pu voir avec quel esprit la défense a été menée. Et comment, dans l'après-midi jusque vers 18 heures, et encore après, nos troupes avaient vaillamment disputé à l'ennemi le terrain qu'elles avaient pour mission de tenir « sans espoir de recul », comme le prescrivait l'ordre du Jour du Général BILLOTTE, rappelé par l'ordre du Jour de la 32e Division, au soir du 16 mai.

Mais au prix de lourdes pertes. Nos régiments sont disloqués, les liaisons désorganisées ; des prisonniers, des blessés, des morts. Surtout au 7e Régiment d'infanterie, qui supporta, comme on a pu s'en rendre compte, le choc le plus violent, et qui fit preuve d'héroïsme. Près de 100 tués, dont 7 officiers, et 80 tombes à Feluy seulement et, en fin de soirée, l'effectif, tel qu'il sera regroupé dans la nuit, tombé de 2.500 hommes à 800 environ. Comme l'écrit le Lieutenant PAILLE, du 122e (C.A.B. 2) qui en a été le témoin dans la Région d'Arquennes :

« Le 7e aura subi une forte attaque allemande, après une défense farouche, ainsi qu'en témoigne le nombre de morts restés sur ce coin de terre belge ». Mais, comme l'indique le Colonel PAQUELIER, en rappelant ces sacrifices, il a fait payer durement leur avance aux ennemis.

Les pertes infligées aux Allemands, ce jour-là par le régiment soutenu par son artillerie, ont été très importantes. D'après les dires concordants des habitants de Feluy, Arquennes, et les fermes avoisinantes, le Canal de Charleroi, et ses deux rives, dès le milieu de la matinée du 17 mai, les allemands ont évacué, devant 19 sous-secteurs du Régiment, des morts et des blessés par camions entiers. Ces témoins oculaires chiffrent ces pertes de 1500 à 2.000 hommes et plus. Les seuls Allemands enterrés à Feluy (35 corps trouvés sur le terrain après le passage des Allemands) appartiennent à 9 formations différentes, ce qui montre la puissance de l'attaque que le 7e Régiment a dû subir.

Et nous faisons nôtres ces lignes de l'historique du 7e R.I. rendant hommage à ses troupes, en l'étendant aux autres défenseurs de la 32e Division : « Ainsi, dans des conditions très difficiles, face à un ennemi supérieur en nombre et en matériel, sur un front anormalement étendu, et dans un terrain des plus défavorables, le 7e Régiment, le 17 mai, a rempli sa mission, au prix de lourdes pertes, grâce à l'habileté et à la ténacité de ses cadres de tous grades, à la discipline, à l'esprit de sacrifice, à l'endurance de tous ses hommes, dont l'attitude, en ce premier grand combat (pour la majorité du Régiment c'était le baptême du feu) mérite l'admiration ».